

**La vie... avant, après et au delà... de la vie**

Sylvie Desrosiers, *Voyage à Lointainville*, Montréal, La courte échelle, 2004, 198 p.

François Avard, *Pour de vrai*, Montréal, Libre Expression, 2003, 310 p.

Émilie Andrewes, *Les mouches pauvres d'Ésope*, Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2004, 104 p.

Jean-François Crépeau

Numéro 115, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36949ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2004). Compte rendu de [La vie... avant, après et au delà... de la vie / Sylvie Desrosiers, *Voyage à Lointainville*, Montréal, La courte échelle, 2004, 198 p. / François Avard, *Pour de vrai*, Montréal, Libre Expression, 2003, 310 p. / Émilie Andrewes, *Les mouches pauvres d'Ésope*, Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2004, 104 p.] *Lettres québécoises*, (115), 21–22.

Sylvie Desrosiers, *Voyage à Lointainville*, Montréal, La courte échelle, 2004, 198 p., 22,95 \$.

François Avard, *Pour de vrai*, Montréal, Libre Expression, 2003, 310 p., 24,95 \$.

Émilie Andrewes, *Les mouches pauvres d'Ésope*, Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2004, 104 p., 17 \$.

# La vie... avant, après et au delà... de la vie

*Un brin de folie, mais jamais l'ennui.*

R O M A N | JEAN-FRANÇOIS CRÉPEAU

L' AUTOFICTION EST UN ESPACE littéraire hybride. Il permet à l'écrivain de refléter un peu de lui-même ou de s'inventer une humeur hop ! la vie. C'est l'exercice de style auquel se sont livrés Sylvie Desrosiers et François Avard dans leur plus récent opuscule. Quant à Émilie Andrewes, la lecture de son premier roman a chassé l'ennui saisonnier en me précipitant dans un univers onirique exceptionnel.

## VOYAGE AU BOUT DE SOI

Certaines histoires nous interpellent et occupent soudainement tous nos temps libres. Celles que raconte Sylvie Desrosiers, depuis *T'as rien compris, Jacinthe...* (Leméac, 1982), sont de celles-là et *Voyage à Lointainville* n'y échappe pas. S'il n'a pas l'intensité dramatique du *Jeu de l'oeie*, « petite histoire vraie d'un cancer » paru en 2003, il n'en évoque pas moins un moment crucial dans la vie de son héroïne.

Celle-ci se nomme Léa. Écrivaine âgée de 45 ans, elle éduque seule son fils de neuf ans. Bien qu'on le lui ait déconseillé, elle a pris la route vers Lointainville où se tient un Salon du livre hivernal. Elle a choisi ce difficile parcours afin de mieux réfléchir aux épineux rapports qu'elle entretient avec les hommes. Lors d'une halte, elle voit une automobile s'enfoncer sous un pont de glace, le chauffeur au volant. Reprenant la route, Léa est surprise : le noyé grelotte sur la banquette arrière. On imagine son étonnement, surtout qu'elle est seule à voir celui qu'elle appelle désormais l'Homme. Parvenue à destination, Léa rencontre d'autres écrivains dont André, un élégant universitaire qu'elle aimerait bien séduire. Hélas ! l'Homme est toujours là. Petit à petit, la conversation entre elle et son invisible compagnon passe du banal à l'intime. Léa, pour qui ce voyage était l'occasion



de remettre en question ses relations amoureuses, profite du moribond pour confronter son point de vue.

Sylvie Desrosiers pose, avec affection, humour et ironie, les questions existentielles d'une femme dans la quarantaine, dont l'enfant occupe amplement l'espace affectif. Il n'y a pas de doute : Léa a choisi d'être autonome, elle pratique un métier périlleux (vivre de sa plume au Québec est même un *job* extrême) et elle est engagée envers son fils dont elle accepte, malgré tout, de partager la garde avec son ex. Bref, cette vie sur la corde raide ne lui permet pas de relations harmonieuses avec les hommes. De ce côté des choses, les propos de Léa en disent long sur l'idéal masculin dont elle aimerait trouver un spécimen, comme si l'auteure tentait de définir l'homme idéal. D'ailleurs, c'est ce rêve que Léa projette sur l'Homme qui pourrait être le compagnon convoité, si ce n'était de son état.

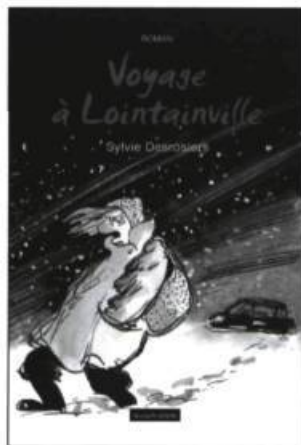
Je ne parlerai pas du journal de Léa qui émaille le récit et lui fait contrepoids. Je ne parlerai pas non plus du dernier chapitre et de l'imprévisible fin. Je dirai cependant que je rigole encore des « bévues

littéraires » qui terminent *Voyage à Lointainville*.

## RIRE DE SOI N'EST PAS COUTUME

S'il y avait quelques ressemblances entre Léa et son auteure, que penser d'un récit où l'auteur se confond systématiquement avec son héros comme le fait François Avard dans *Pour de vrai* ?

Ici, le narrateur décide d'écrire un roman dans lequel il rendra compte de rencontres avec des personnages de son enfance qui l'ont troublé ou qu'il croit avoir marqués. Atteint du « syndrome Bourguignon », du nom de l'auteur de *L'avaleur de sable*, il doute de son talent, « l'écriture alimentaire n'[ayant] rien de comparable à celle d'une véritable œuvre littéraire tel un roman ». Les







FRANÇOIS AVARD

entretiens du narrateur avec des artisans de son passé rappellent la naïveté méchante des enfants, soulignent que le passé ne souffre pas d'être dérangé et que les erreurs d'autrefois ne se rattrapent ni ne se rachètent. Son amoureuse Bibi (comment croire que ce prénom ne renvoie pas à l'auteur?) résume ainsi son histoire : « Il s'invente des malheurs pour mettre son bonheur à l'épreuve. » Entre ces confrontations, il y a d'autres histoires : celles du trou dans le toit de la maison, métaphore des trous dans les souvenirs du narrateur; de la productrice trop entreprenante; de son métier de

scripteur de *Ramdam* et des textes d'Annie Brocoli; de sa vie de « couple » avec la raisonnable Bibi et des exercices pour réussir l'impossible autofellation.

*Pour de vrai* est le quatrième roman de François Avard, qui est aussi l'auteur des *Bougons* — *c'est aussi ça, la vie!* Convaincra-t-il enfin les lecteurs de son talent? Je sais seulement que ce récit illustre la démesure de son imagination et son sens de l'autodérision.

## L'IMAGINAIRE ET AU DELÀ

Terminons par un séjour dans l'univers admirablement fictif d'Émilie Andrewes et de ses *Mouches pauvres d'Ésope*.

Quatre amis se réunissent tous les mois pour partager un repas et deviser gaiement. Nous sommes chez Sima et son fiancé Jörn, en compagnie de Bérénice, aussi appelée Bérenne. Ne manque que Galvin, son compagnon emprisonné pour un crime qu'il n'a pas commis; mais cela est une autre histoire. Cette absence pèse à Bérenne qui, parfois, s'éloigne de ses amis pour écrire à son amoureux des lettres aussi passionnées que déconnectées de la réalité. D'ailleurs, c'est là un des traits de plume et d'intelligence d'Émilie Andrewes : elle associe aisément réalisme et surréalisme, confondant presque ses personnages avec des héros de bandes dessinées que rien n'empêche d'agir. Par exemple, la

danse de Sima et de Bérenne dans la salade n'est qu'un amusement des sens et elle donne le ton à la démesure de leur univers.

Tout entre les personnages semble régi par un code qu'eux seuls comprennent et auquel nous serons, petit à petit, initiés; un esprit profondément ludique les anime, comme si aucun d'eux n'avait pleinement atteint l'âge adulte. Il y faut saisir le rôle que joue la sensualité dans leur existence, individuelle ou collective, pour décoder chez eux l'absence quasi complète de préjugés. Enfin, que dire de la part du rêve dans lequel baigne l'univers inventé par Émilie Andrewes, sinon que les souvenirs évoqués par l'un ou l'autre des personnages font dévier le récit dans toutes les directions comme s'ils étaient des fragments d'une nuit où les rêves s'enchaînent les uns après les autres, sans lien apparent. Par exemple, il y a le récit du jour où « Sima fit la merveilleuse rencontre de la chair de poule ainsi que celle de l'amour ». Plus loin, lorsqu'il fait la narration d'un conte d'Ésope, Jörn s'écrit :

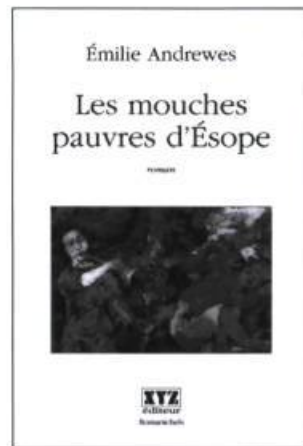
*C'est nous autres! Sacrifier sa vie au prix d'une folie, si éphémère soit-elle, mais combien délicieuse! [...] Risquons tout, mais risquons-le bien, pour l'extase d'un instant qui surplombe les autres moments. [...] Nous sommes les mouches pauvres d'Ésope, n'est-ce pas?*

Que dire aussi du château d'Audrey Kent, compagne de classe de Sima et innombrable chipie, et de la fête qu'elle y tient, sinon qu'Émilie Andrewes nous plonge dans le plus pur surréalisme. Cependant, la libération de Galvin de sa geôle me reste comme le moment le plus éclaté du roman : nous baignons dans un magma de pure fantaisie que seule la naïveté d'un enfant permet de bien saisir.

Imaginative et inventive : telle est la prose d'Émilie Andrewes, et cela s'applique autant à ses personnages qu'aux péripéties dans lesquelles ils s'aventurent. Cela concerne aussi ses choix de mots, quitte à les inventer. J'aime qu'un écrivain m'étonne avec intelligence, entre autres en recréant un certain ordre littéraire, ce à quoi Andrewes parvient.



ÉMILIE ANDREWES



La Passion

du livre

livre

Quel plaisir!

Retrouver mon LIVRE le soir...

Impression soignée  
de vos livres, périodiques  
et brochures à court  
et moyen tirages  
(couleur ou noir et blanc)

S

AGMV Marquis

Imprimeur inc.

MEMBRE DU GROUPE SCABRINI

Montréal    Cap-Saint-Ignace

Tél.: 514.954-1131    Tél.: 418.246.5666

Télééc.: 514.954-0004    Téléc.: 418.246.5564

Internet : agmv@agmv.com